

CULTURE

Keith Haring, l'énergie vitale de l'art

EXPOSITION Le Musée d'art moderne de la Ville de Paris rend tout son poids politique au prince du street art.

K VALÉRIE DUPONCHELLE
vduponchelle@lefigaro.fr

Keith Haring n'est pas mort à New York en février 1990, à 31 ans, des suites du sida. Il vit et travaille à Paris, comme le veut la formule consacrée de l'art. Star subversive du street art, ce dessinateur-né a été fêté dans un tourbillon de musique, de happenings et d'œuvres qui se répètent en un langage nouveau, signalétique et direct comme un feu vert à Manhattan. Comme tous les peintres au musée, il reste jeune pour l'éternité. Énergumène aux cheveux frisés et aux grosses lunettes rondes de clown, il regarde en dehors du tableau, comme à la recherche d'une ligne de fuite (*Self-Portrait*, 1985). Le Musée d'art moderne de la Ville de Paris est littéralement balayé par le souffle décapant de cet artiste grave derrière l'éclat de la couleur et virtuose derrière la simplicité du trait qui danse. Un choc visuel, tout en messages, en questions et en émotions.

Une énergie vitale transporte cet ensemble jamais réuni de quelque 250 œuvres, bâches, dessins, tableaux, céramiques et autres totems géants parcourus par cette nouvelle langue des signes. On monte à plus de 360, si l'on isole chaque élément des nombreuses séries historiques exposées (*Storyboard*, spectaculaire accrochage, dès la première salle, qui reconstitue l'exposition clé

chez Tony Shafrazi à New York en 1980). « *Qu'est-ce que cela change ?* », s'interroge-t-on en lisant la longue liste des expositions monographiques qui ont porté Keith Haring, mort ou vif, du Pittsburgh Center for Arts (1978) à la Kunsthalle de Vienne (2010), du Ludwig Museum de Budapest au Musée d'art contemporain de Lyon (2008). Ou, plus prosaïquement, des enchères de New York à la dernière foire d'Art Basel Miami Beach.

Entre chiens et loups

« *Tout simplement la mesure de l'artiste* », souligne Fabrice Hergott, pas fâché que son musée rende sa taille héroïque à ce prince du street art. Keith Haring est souvent résumé à sa formule pop, à un tee-shirt rouge ou noir sur lequel figurent un bébé rayonnant, un chien qui aboie, un corps transpercé d'un soleil, une soucoupe volante des années 1950, un cœur avec deux croix, un sexe dressé comme une arme (son Pop Shop fut l'adresse miraculeuse au 292 Lafayette Street à Soho).

Tout un codex apparemment gai - dans les deux acceptions du terme - qui semblait emprunter à la fureur de vivre des années 1980 à Manhattan, avant l'hécatombe de la drogue et du sida (à déguster, le polaroid de Madonna, si jeune et fraîche sous sa perruque rose de japonaise). C'est tout le propos de cette rétrospective bluffante par sa réunion de famille in extenso, les leçons sous-jacentes qu'elle en tire visuellement... Et



La peinture de Keith Haring est un choc visuel, tout en messages, en questions et en émotions.
MARVARA / LE FIGARO

les prêts princiers qu'elle a obtenus : tableau phare mis en couverture du catalogue, le héros traversé par les chiens, peint sur une bâche jaune soleil en 1982, est prêt par la Sheikha Salama Bint Hamdan al-Nayan, autrement dit la famille régnante d'Abu Dhabi !

Prévenez les allergiques à l'esprit clairement engagé : Keith Haring, c'est politique. Le point de départ des commissaires de cette exposition « Keith Haring. The Political Line », Dieter Buchhart et Odile Burlaux, n'est pas une théorie fumeuse de plus. Tout est là, dans le cadre. « *Chaque pièce de son œuvre est porteuse d'un message directement politique, au sens de l'individu dans l'espace public, analyse Dieter Buchhart. Pour la liberté d'expression avec sa série de dessins à la craie dans le métro de New York. Pour le droit d'être différent et heureux avec tous ses dessins qui célèbrent l'amour libre. Contre l'homophobie, mais aussi le racisme aux États-Unis et la ségrégation en Afrique du Sud. Contre le capitalisme et ses excès d'esclavagiste.* »

Prévenez les parents, soucieux d'une enfance à jamais innocente : Keith Haring, c'est sexe. Comme chez son compatriote Robert Crumb. Le plus souvent entre hommes (*Safe Sex*, acrylique sur toile fort explicite, 1985), les femmes étant plutôt réservées à la maternité ou à la conception du monde, *tota mulier in utero*. Parfois - et c'est le plus terrifiant de ces fresques primitives si pimpantes avec leur rose, leur vert salade, leur mauve psychédélique - entre victimes et bourreaux, duels cruels entre chiens et loups (énorme diptyque de 1984 aux chiffres de l'Apocalypse, 666, qui sublime les défunts en anges parmi les ovnis).

Prévenez les sceptiques : Keith Haring, c'est géant. Par les formats, par la variété des matériaux, de la voiture à l'énorme céramique maya, par la déclinaison du signe, joyeux, vivant jusqu'à la mort, atroce punition de la condition humaine. ■

« Keith Haring. The Political Line », jusqu'au 18 août, Musée d'art moderne de la Ville de Paris.

EN BREF

Sergueï Filine a perdu la vue

Le directeur artistique du Bolchoï, Sergueï Filine, agressé à l'acide il y a trois mois, a perdu la vue, a déclaré son avocat Tatiana Stoukalova aux *Izvestia*. Elle répondait à des déclarations faites à Moscou qui mettaient en doute la gravité des blessures infligées à Sergueï Filine.

Le Brun acheté par le Met

Le tableau *Le Sacrifice de Polyxène* de Charles Le Brun (1619-1690), adjugé 1,44 million d'euros lundi à Paris, a été acquis par le Metropolitan Museum de New York. Cette œuvre avait été découverte dans une suite de l'hôtel Ritz à Paris, à l'occasion d'un inventaire du palace propriété du milliardaire égyptien Mohammed Al-Fayed.